title : Notices du *Misanthrope*, Œuvres de Molière (éd. Montaiglon)

creator : Anatole de Montaiglon

editor : OBVIL

copyeditor : Camille Fréjaville (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpusmoliere/critique/montaiglon\_notice-misanthrope/

source : Montaiglon, Anatole (1824 – 1895), *Œuvres de Molière*, Lemonnyer, Paris, 1888.

created : 1888

language : fre

## Notice du *Misantrope*.

$I$ La première représentation du *Misanthrope* n’eut malheureusement pas lieu devant le Roi. La maladie dernière et la mort d’Anne d’Autriche, la déclaration de guerre à l’Angleterre, interrompirent les divertissements de la Cour ; le Théâtre du Palais-Royal ferma, le 27 décembre 1665, avant les autres et plus longtemps qu’eux — Molière pourrait bien avoir été malade entre temps — et ne rouvrit que le 21 février 1666. *Le Misanthrope* y fut joué pour la première fois, le lendemain de la fête de l’Ascension, le vendredi 4 juin 1666. Avec *Tartufe* et *Les Femmes savantes*, c’est certainement l’un des trois grands chefs-d’œuvre de Molière, peut-être le plus étonnant et le plus parfait. C’est l’opinion de Boileau, de Voltaire et même de Goethe, qui sont de bons juges ; malgré Rousseau et Schlegel, la postérité est de leur avis.

On a beaucoup et trop dit que *Le Misanthrope* n’avait pas eu de succès. Quel est donc le jugement immédiat des chroniqueurs ? Pour Robinet, le continuateur de Loret, Molière : « N’a rien fait de cette hauteur », en même temps que pour Subligny : « C’est un chef-d’œuvre inimitable. » Il faudrait être bien difficile pour ne pas se contenter de mots pareils, qui font au moins autant d’honneur à ceux qui les ont écrits qu’à celui dont ils parlaient.

Le Registre de la Grange est là d’ailleurs. Du 4 au 29 juin, et, après $II$ une interruption du Théâtre, du 29 juillet au Ier août, il est joué seul. C’est le 6 août qu’on donna *Le Médecin malgré lui* ; c’est seulement à partir du 3 septembre que les deux Pièces furent jouées ensemble, et *Le Misanthrope* fut encore joué seul plus dune fois. En réalité il fut représenté au Théâtre trente-quatre fois en 1666, quatre fois en 1667 à la suite de l’unique représentation du *Tartufe*, et vingt-quatre fois de 1669 à la mort de Molière, en 1673, en tout soixante-deux représentations. C’est presque, de nos jours, le millier en trois ans de celles d’une opérette.

Pour *Le Misanthrope*, il *y* faut remarquer que c’est une des Pièces de Molière qui doit le moins aux autres. Les souvenirs de détails qu’on y peut signaler sont rares.

Un certain nombre de vers des transports jaloux d’Alceste ont été repris par lui au *Don Garcie* de 1661, joué avant son mariage ; c’était plus que son bien, et il les a récrits souvent d’une façon supérieure.

L’adorable couplet d’Eliante sur les indulgences des amoureux pour les défauts de leurs maîtresses vient de Lucrèce et de bien d’autres Anciens.

L’éloge de la « sagesse sobre » vient d’une des Épîtres de saint Paul.

L’amusante sortie d’Alceste contre la fureur des embrassades des Courtisans vient peut-être d’un charmant passage du roman satirique de Barclay, l’*Euphonnion*, alors aussi célèbre en français qu’en latin. Par contre, éclaircira-t-on jamais les origines de la vieille chanson de *Ma mie, au gué* ?

Si le Sonnet est de Molière ; ce qui est possible puisqu’on ne l’a rencontré nulle part, la pointe finale est partout, même dans Corneille, même dans le *Don Juan* de Tirso de Molina. C’est, au suprême degré du Gongorisme et du Marinisme, que Molière connaissait à merveille, de l’Euphuisme, si Molière avait connu l’anglais comme il faisait l’italien et l’espagnol C’était si bien dans le goût du temps qu’à la première représentation le public commença par l’applaudir, et peut-être Philinte ne le trouvait-il pas si mauvais ? Là-dessus, le mot si gai : « Hors qu’un commandement exprès du Roi ne vienne », que Boileau a certainement dit $III$ puisqu’il s’en est vanté, l’avait déjà été par Malherbe et avait été imprimé par Balzac.

Le nom charmant de Célimène, qui n’appartient plus qu’à Molière, il l’a pris à lune des héroïnes et au titre même d’une Comédie de Rotrou, jouée et imprimée en 1633, et, quand elle fait des portraits, ne fait-elle pas, avec plus d’esprit, ce que la Grande Mademoiselle et sa petite Cour faisaient, lourdement et longuement, aux applaudissements des connaisseurs ?

Par contre, rien de plus original et de plus nouveau que le sujet lui-même, d’une unité si forte dans la simplicité de son action. Qu’Alceste soit ou non en scène, c’est toujours de lui qu’il s’agit, que ce soit de son caractère ou de son amour. Aussi rien de plus faux que la trop célèbre anecdote des Notes de M. de Tralage.

Qu’Angelo Costantini lui ait dit avoir raconté à Molière le détail de celui qui faisait des ronds dans un puits, ce détail qui déplaisait tant à Madame Henriette, rien que de très naturel ; cela a fait rire Molière et il l’a introduit comme un béquet. Mais dire que *Le Misanthrope* a été copié sur une Farce Italienne et qu’il a été écrit en quinze jours, c’est se moquer du monde, aussi bien de l’avoir cm que de l’avoir dit. L’Italie possède à son »compte assez de grands écrivains, conteurs, poètes, historiens, pour n’avoir pas besoin de laisser dire que ce qui n’est pas elle et vaut quelque chose n’a fait que la copier et démarquer son linge. Molière lui aurait toujours tout pris, fonds et forme ! Que les Farceurs Italiens lui aient servi au point de vue du jeu et de la scène, rien de plus simple ; c’étaient et ce sont encore des mimes incomparables. Mais ce serait aux Italiens que Molière aurait dû sujets, actions, caractères, enfin tout son Théâtre et toute son œuvre, c’est puéril. On l’a dit et on l’a répété, surtout au XVIIIe siècle ; il a tout pris à l’Italie. Où est la preuve ? Pourquoi ceux qui l’ont affirmé ne l’ont-ils pas prouvé ? Si, entre autres, *Le Misanthrope* n’est qu’une traduction ou une adaptation, comme on dit aujourd’hui, pourquoi n’ont-ils pas imprimé cet original incomparable, qui ferait de Molière un voleur et un copiste ? Pourquoi ne l’ont-ils pas fait ? C’est qu’il leur aurait été impossible de le faire ; il leur aurait fallu l’inventer eux-mêmes après coup, et leur forgerie aurait été mise à jour. On a bien $IV$ dit que Corneille avait traduit le *Cid* de la Pièce de Guillem de Castro, qui lui est postérieure, et on a fabriqué un *Gil Blas* Espagnol pour pouvoir dire que le roman français n’était qu’une pure traduction. Corneille et Lesage peuvent dormir tranquilles, et Molière aussi. On a dit, on n a osé rien imprimer parce qu’il n’y avait rien.

Il est inutile de rappeler que Molière avait déjà fait des lectures de son premier acte, au moins dés 1664. Au dernier moment il a du terminer rapidement parce qu’il fallait à son Théâtre une grande Pièce nouvelle ; mais il y avait longtemps qu’il l’avait conçue, combinée, bâtie et qu’il avait commencé à l’écrire. Pas plus que *Tartufe*, ce n’est, ce ne peut pas être une improvisation.

Rien précisément n’est mieux composé, ne se tient mieux, sans rien qui s’écarte du but ; tout s’y rapporte et tout y mène, à commencer par l’exposition et l’entrée en matière.

Deux amis sont venus ensemble chez Célimène. Alceste, violent et amer, se plaint de tout et en veut à tout le monde. Il a un procès injuste et il le veut perdre, pour la beauté du fait et pour avoir le droit d’exhaler sa bile contre le genre humain ; de plus il aime et il est malheureux. Philinte lui montre qu’il ferait bien de s’occuper de son procès et qu’il ferait bien aussi de s’adresser ailleurs ; le caractère de la charmante Eliante serait mieux son fait que celui de Célimène. C’est parler d’or, mais l’atrabilaire amoureux, — qui a peut-être été le premier titre de la Pièce et il avait bien son prix, car Alceste n’est pas un vrai Misanthrope comme Timon — ne veut rien entendre et s’enfonce dans ses colères et ses jalousies. Il convient de tous les défauts de Célimène ; il les voit, et il ne peut s’empêcher de l’aimer, d’où, jusqu’à la fin, l’opposition constante entre son caractère et son amour, qui sont tous deux bien à lui et bien de lui. Là-dessus arrive, pour avoir aussi Célimène, Oronte, qui se confond en protestations d’amitiés pour finir par tirer de sa poche un sonnet ; Alceste ne le trouve pas bon ; delà, querelle, et naissance d’un second procès. L’action est, dès le premier moment, engagée sur toute la ligne.

Alceste essaie de s’expliquer avec Célimène ; il est empêché par l’entrée de ses visiteurs. Alors la scène du cercle ou des portraits, qui seront $V$ repris et complétés parla lecture d’une lettre de Célimène, et ce n’est pas un hors-d’œuvre, car rien ne peint mieux le caractère léger et médisant de la coquette, en même temps qu’ils donnent raison aux jalousies et aux sorties d’Alceste. Malgré Philinte, malgré Eliante, qui ne parle que pour laisser à Alceste le temps de se remettre, il continue à gâter ses affaires, et l’action s’interrompt à la fois et se continue par l’arrivée du Garde, ou plutôt de l’Officier, venant prévenir Alceste de comparaître devant le Tribunal des Maréchaux pour arranger son affaire avec Oronte.

Ensuite Acaste et Clitandre conviennent entre eux de laisser Célimène à celui des deux quelle choisira, et, comme on annonce Arsinoé à Célimène, ils laissent entre elles les deux femmes. Inutile d’insister sur ce beau duel entre deux épées d’égale force, car Arsinoé, c’est Célimène moins jeune, avec plus d’expérience douloureuse, et ce serait pour Alceste une meilleure femme que Célimène. Elle l’admire, elle s’en ferait gloire, le défendrait de lui-même, et le mettrait en valeur. Bien entendu, Alceste, et il n’a pas tort, passe à côté d’Arsinoé, tandis qu’en passant de même à côté d’Eliante, il méconnaît le choix qui serait pour lui le meilleur. Au fonds, entre les deux coquettes c’est toujours d’Alceste qu’il s’agit. Malgré ses façons bourrues, il faut bien qu’il ait bon air.et qu’il soit aimable malgré tout, puisque des trois femmes de la Pièce l’honnête Eliante et l’adroite Arsinoé ne répugneraient point à l’épouser et le lui disent, et que Célimène elle-même, dans la mesure où le comporte sa jeune frivolité, le préfère à ses autres poursuivants. Comme il arrive, Célimène, sûre qu’elle est de son empire et pour retarder encore le moment de se prononcer, le laisse imprudemment avec Arsinoé, qui promet de lui, fournir la preuve de la perfidie de sa rivale.

Avec ce billet Alceste revient chez Célimène, et l’accable de reproches ; comme il est amoureux, elle le rengrège de plus belle, quand il est interrompu par un nouveau fâcheux, son Valet, qui le vient prévenir qu’à la suite de la perte de son procès on menace de l’arrêter.

Il n’en revient pas moins pour forcer Célimène à se déclarer, et, avec lui, tous ses amants, comme on disait au XVIIe siècle. A la lecture de la fameuse lettre, qui les drape l’un après l’autre de la belle façon, chacun sort avec plus que des railleries. Devant Alceste seul, Célimène reconnaît $VI$ qu’elle a eu tort, mais, sur son offre de le suivre dans un désert, elle n’accepte pas ; la solitude effraie cette âme de vingt ans. Alceste, qui de dépit s’était un moment offert à Eliante, reconnaît qu’il n’a rien fait pour être digne d’elle ; Eliante épousera Philinte ; il faut leur en faire compliment à tous les deux.

Voilà très brièvement, sans éloges d’ailleurs superflus, l’analyse et le squelette du *Misanthrope*. Rien n’y est inutile ; il n’y a pas de pièce où il y ait plus de suite et une marche plus sûre. La force d’unité y est admirable.

Y a-t-il une énigme d’Alceste ? L’idée que ce soit un Janséniste est plus singulière encore que de faire de Tartufe un Jésuite. Ce sont des mondes dont Molière n’était pas, et il n’a jamais pris parti ni pour les uns ni contre les autres. Si Molière, très respectueux dans sa vie pour la religion, a paru l’attaquer dans *Don Juan*, c’était pour défendre son *Hypocrite* et se défendre lui-même des calomnies, des vilenies et des perfidies dont on l’accablait. Il *y* a eu des hypocrites dans tous les temps, dans toutes les religions, même sans religion, et il *y* en aura toujours.

Alceste n’est qu’un homme, mélangé de beaucoup plus de bien que de mal, l’un au fonds, l’autre à la surface, qui gâte ce qu’il a d’excellent par le tempérament de son caractère, un Ridicule, comme il le dit lui-même, car *Ridicule* n’est pas chez Molière un adjectif, mais un substantif, le nom d’un type comme celui d’avare ou de prodigue ; dans la langue postérieure *original*, *singulier* rendraient mieux une partie du sens que *ridicule* a perdu. Personne n’est plus droit, ni plus estimable, mais il se hérisse à chaque instant, à propos de tout et même à propos de rien ; il se donne à plaisir tous les torts et tous les ennuis d’un méchant caractère. C’est un sincère dans le grand sens ; il le veut être et il veut le paraître ; c’est la sincérité qu’il pratique avec exagération et dont il demande l’exagération aux autres ; mais sa sincérité, si noble et si héroïque qu’elle soit, est toujours en éveil et facilement irritable. En même temps que c’est le plus parfait *honnête homme* dans tous les sens, c’est une âme dure à manier, pleine d’un orgueil inconscient qui tient à ce qu’on le distingue, et personne n’a jamais aimé comme il fait. Marmontel l’a très bien dit ; le dessein de Molière, quand il a composé le caractère d’Alceste, $VII$ a été de se servir de son caractère comme d’un fléau et de sa vertu comme d’un exemple.

Mais, malgré les bouillons où il s’emporte, ce n’est pas plus un énergumène qu’un héros de tragédie ni de mélodrame ; c’est un personnage comique, qu’on estime et dont on sourit à cause du contraste perpétuel entre sa volonté et sa passion. On sait que Baron y était brusque, mais sans grossièreté violente et gardait le ton du grand monde. C’est ainsi qu’il le faut jouer, avec plus de vivacité que de lenteur, avec des soudainetés d’accent, mais sans pontifier et sans pousser au noir. Il a droit à toutes les estimes, mais il est comique sans le vouloir et sans le savoir ; c’est précisément pour cela qu’on ne doit pas le sortir de la comédie et en faire un furieux.

Comme on riait d’Alceste, Rousseau qui s’en donnait les airs et qui était de plus défiant et envieux, croyait toujours qu’on riait de lui ou qu’on allait en rire, et il accusait Molière d’avoir ridiculisé la vertu, ce qui n’est vrai d’aucune façon.

Philinte, dans quatre vers qu’on avait autrefois le tort de couper au théâtre, fait la comparaison de lui et d’Alceste avec les deux frères de *L’École des Maris*, l’un trop dur et l’autre indulgent. Alceste et Philinte se ressemblent davantage, et, en les mettant en face l’un de l’autre, Molière présente les deux faces de la question. On a été souvent injuste pour Philinte ; Fabre d’Eglantine a presque fait une mauvaise action quand, pour corriger Molière, ce qui ne manque pas de naïveté, il a fait de Philinte un scélérat. C’est un ami sincère ; il comprend Alceste, tout en le blâmant ; il l’excuse, il lui est dévoué, il lui reste fidèle et essaie toujours de le sauver de lui-même. Alceste le trouve trop doux, trop accommodant, mais leur apparente contradiction est moins dans le fond que dans la forme ; leur chemin n’est pas le même, mais ils sont partis du même point et se rejoindraient facilement. Un peu plus d’Alceste dans Philinte, un peu de Philinte dans Alceste, et ce serait l’homme parfait ; ils n’en ont pas moins des traits communs, comme il arrive à des frères, dont on sent la parenté malgré les différences. L’un est plus ardent et plus jeune, maigre, bilieux, plus nerveux, hautain, à la fois orgueilleux et dédaigneux, tournant à l’amertume plus qu’à la tristesse et facilement $VIII$ malheureux ; l’autre blond, un peu lymphatique, la voix plus douce, plus gras et élégant, sceptique sans colère, plus facile au sourire et au bonheur. Si Molière avait été d’Athènes, — Timon en était bien, lui qui, comme Alceste, haïssait les méchants et ceux qui ne Tétaient pas parce qu’ils ne haïssaient les méchants — un sculpteur grec aurait aisément pu faire un Hermès à double tête avec celles d’Alceste et de Philinte.

Dans un autre ordre d’idées, c’est une erreur d’avoir voulu mettre des noms réels sur tous les personnages du grand comique ; *Le Misanthrope* n’a pas de clef comme les *Caractères* de la Bruyère. Célimène n’a rien de Mme de Longueville, pas plus que les jeunes Marquis ne sont le Comte de Guiche et Lauzun. Si l’homme tout mystère, qui n’est qu’un détail incident, peut bien être M. de Saint-Gilles, comment Oronte serait-il le Duc de Saint-Agnan ? Ce serait de la part de Molière bien maladroit et bien injuste de railler un homme qui était en réalité un de ses défenseurs auprès du Roi à cause de leur quasi-collaboration aux Fêtes dramatiques de la Cour, aussi bien dans les *Plaisirs de l’Ile enchantée*, antérieur au *Misanthrope*, que dans le *Ballet des Muses*, qui est postérieur.

Est-ce plus juste pour Alceste ? On y voit trop de monde à la fois, et l’on en fait une trinité bien contradictoire.

De bonne heure on y a voulu voir M. de Montausier, et Saint-Simon l’a redit, en brodant un peu, comme à son ordinaire. Montausier lui-même aurait été plus vrai s’il a dit qu’il se trouverait fort honoré que Molière eût pensé à lui en traçant le caractère d’Alceste, mais en réalité le portrait serait peu ressemblant. Malgré les brusqueries et les coups de boutoir auxquels Montausier se laissait aller volontiers, dont il ne se repentait pas, bien au contraire, et qui lui donnaient un poids qu’il n’aurait peut-être pas eu sans la réputation qu’il s’en était faite, il n’en a pas moins été le plus courtisan du monde, aussi bien pour Julie d’Angennes, après comme avant leur mariage, que vis-à-vis du Roi. Pour Boileau, il n’y est qu’incidemment pour un détail, la justesse et la sévérité de son goût ; mais sur ce point Molière était comme lui et pouvait parler de lui-même. $IX$ Enfin, parce que le vert était sa couleur favorite, celle même qu’il avait, dans son armoirie, choisie parmi les émaux du blason pour être le fonds des miroirs de l’auteur comique, les rubans verts d’Alceste ne font pas qu’il soit Molière. Il peut y avoir un peu de sa femme dans Célimène, un peu de lui dans Alceste, mais ne serait-ce pas plutôt insciemment et parce qu’un auteur, sans avoir l’intention de se peindre, puise aussi bien chez lui que chez les autres ? Même sans le savoir et sans poser pour soi-même, c’est encore son propre cœur et son esprit qu’on connaît le mieux et le plus à fond. Le poète comique prend à tout le monde, à lui-même aussi bien qu’aux autres, mais ce qu’il emprunte, comme ce dont il se souvient, n’est qu’un point de départ. L’œuvre se fond, se change sous sa main et, au lieu d’être une copie, en est le contraire pour devenir et pour demeurer une création.

Au lieu de ces interprétations de détail plus fausses que vraies et en tous cas singulièrement exagérées, il vaut mieux penser quelque chose de plus général. On a dit que Molière aurait voulu faire un *Courtisan* comme il a fait un *Hypocrite*. La Cour est un théâtre à cent actes divers, et il aurait pu y revenir, mais ce qui se dégage du *Misanthrope*, c’est sa peinture, indirecte et par là d’autant meilleure. L’ensemble du Théâtre de Molière, en dehors de la fantaisie comique, c’est l’étude des caractères et des mœurs de la société bourgeoise plus que de la société polie, plus. haute que ses petites bourgeoises jouant aux Précieuses. Tous les personnages du *Misanthrope* sont des gens de Cour ; c’est comme tels qu’ils pensent, qu’ils parlent et qu’ils agissent. Pour la première et l’unique fois, Molière a peint la Cour et rien que la Cour. C’est une des seules choses peut-être qu’on n’a pas assez dites sur le *Misanthrope*.

D’ailleurs la meilleure étude de critique littéraire qu’il ait jamais inspirée a été écrite dés le premier jour, et il n’y a rien à en contester. Tout ce qu’on y a ajouté, objections ou défenses, s’y trouve déjà et n’en est en quelque sorte que la reprise et le développement. Tout y est traité et indiqué, compris ou loué, avec autant de simplicité que de finesse, dans la juste mesure comme dans le vrai ton, et jamais Donneau de Visé n’a rien écrit de cette valeur. Les éditions de la fin du XVIIIe siècle et de la première moitié de celui-ci ont eu grand tort de supprimer sa $X$ Lettre, imprimée dans l’édition originale ; les éditions critiques modernes ont eu la justice de ne pas la négliger, et, comme il convenait, de l’y reprendre et de la remettre en lumière. Personne n’a plus ni mieux dit, et personne ne dira mieux.

A. de Montaiglon.